

# La clé de la vitalité de la ville

Peter Cook

Qu'ont fait les villes depuis les quelques milliers d'années qu'elles existent ? Elles ont fourni à la société un centre physique — un lieu où il se passe tellement de choses à la fois que chaque activité est stimulée par toutes les autres. C'est le rassemblement de tout et de tous à l'intérieur d'un espace exigü qui permet à cette stimulation transversale de se poursuivre. Les grandes tendances trouvent leur origine dans les villes. L'ambiance des villes est frénétique. Tout s'y passe — tout le temps. Quel que soit le degré de décadence d'une société, il se reflète de la manière la plus claire et la plus manifeste dans le mode de vie métropolitain.

Cependant, dans les vieilles villes, il arrive un moment où le cycle d'interaction et de régénération devient tellement figé en tant que modèle que leur vraie raison d'être est occultée. Il y a les agrégats évidents d'une métropole : palais, lieux de gouvernement ou de contrôle, monuments, symboles d'un centre établi. Mais ce ne sont pas là les éléments essentiels des villes : elles peuvent continuer à exister malgré les aménagements nouveaux qui ont lieu en leur sein. S'il y a un lien entre la cité-État d'Athènes et la New York d'aujourd'hui, cela ne tient pas au fait que les deux villes possèdent de tels monuments, mais c'est parce qu'elles rassemblent toutes deux de nombreux individus — et qu'elles sont donc essentielles à la vie.

Nous sommes en quête de la Ville vivante\*.

Lorsque nous essayons de faire perdurer une ville dans son être physique — ou matériel —, nous avons tendance à partir de l'hypothèse selon laquelle il existe des besoins essentiels et à considérer que nous disposons, à un moment donné, d'un moyen unique pour les satisfaire. Nos villes s'étendent et renouvellent leurs espaces au moyen de briques et de mortier, de routes et d'égouts — et les gens se trouvent quelque part là-dedans. Nous espérons que la ville rattrapera son retard d'une façon ou d'une autre. Si nous intégrons à ce programme des « qualités », ou des provisions supplémentaires, la ville devient un milieu forcé ou artificiel. Des architectes, et surtout les meilleurs, s'efforcent d'insérer leurs bâtiments dans la culture qui les imprègne — dans la hiérarchie symbolique du palais-église-lieu de travail-communauté-rue-maison. Ils tentent de préserver une culture durable, tout en maniant le vocabulaire du moment (voire même du moment précédent). Il semblerait que les bâtiments doivent *durer*, même si la méthodologie qui a présidé à leur conception en est incapable.

Le terme « mode » est péjoratif, tout comme « éphémère » ou « criard ». Et pourtant, c'est la production de ces objets forcément à la mode, éphémères et criards qui garantit le mieux la vitalité des villes, bien mieux que la construction de monuments. Les pulsations de la

ville sont rapprochées, pourquoi pas celles de son environnement ? Elles sont le reflet d'une montée et d'un déclin, d'un va-et-vient... d'un changement perpétuel, alors pourquoi ne pas construire dans ce sens ?

Des moyens doivent exister : communications, services et équipements doivent être là, constituant une sorte de substrat au-dessus duquel la ville se déploie, *mais ils doivent être matériellement aussi efficaces que possible*, et non pas liés à des normes correspondant à des échelles de valeurs obsolètes. La croûte vivante et vibrante de la ville doit pouvoir se régénérer dans ses propres termes. Le seul moyen de créer les villes — ou dans les villes — est d'arrêter de jouer la comédie à propos de l'« architecture des architectes ». Car, en nous cramponnant aux réconforts que procure un tel contexte de récréation de la Ville vivante, nous renonçons à la lutte pour la faire durer. Nous trouverons à sa place une vaste banlieue sans villes, et là, un ou deux architectes construisant dans leur coin leur propre maison — sans plus être concernés.

P. C.